

Tony Duvert

District



fata morgana

TONY DUVERT
DISTRICT

Éditions fata morgana

1978

CHANTIER

Des camions. Des voitures. On dresse des maisons. On évacue des blessés. Le silence tombe, et la nuit.

Certains ouvriers avaient la diarrhée, on les voyait s'accroupir dans un coin.

Des enfants jouaient. Les jours passaient. Il y avait des tas de sable qui ressemblaient à des fourmilières géantes. Pour le ciment, pour les enfants. La crèche était construite, pas tout à fait. Elle n'avait pas de plancher, les enfants tomberaient, pas de cave, pas de sol, pas de terre : les enfants iraient en enfer.

On déplantait les pancartes qui avaient annoncé les constructions, les nouveaux immeubles. On ne les brûlait pas : on les entassait sur une brouette et on les portait dans une cabane, faite de tôle ondulée, même les flancs. La neige recouvrait son toit. Sous le brasero, la neige fondait, l'eau creusait des rigoles, poussait des gravillons qui s'accumulaient plus loin, au bord du trottoir, près de l'arrêt des taxis.

On s'habituation. On s'approchait des immeubles. On passait ses mains, ses ongles dessus, on laissait peut-être du sang. Un sang blanc et terreux. Ce sang rongeait les portes, le verre, le faux bois, le plastique, l'acier, on entrait, on sortait, on touchait. On laissait de la sueur.

À midi, les femmes criaient, les enfants revenaient d'une école. Puis elles criaient, ils s'en allaient. Puis elles criaient. Elles allaient chez le coiffeur et se faisaient teindre les cheveux. On séchait leur tête. Elles lisaien des magazines, elles lisaien des photos de têtes. Toute la rue passait devant la boutique. La neige. Les passantes, les clientes, se regardaient à travers la vitrine et évitaient de se voir. On rentrait chez soi, il faisait nuit. Les enfants rentraient. Les femmes criaient, les assiettes claquaient, les aliments cuisaien.

La rue était calme. Les voitures passaient. Les enfants. Les journaux étaient vendus. Personne n'était là.

On déplaçait les chaises, on mettait les couverts, les assiettes sonnaient sur les tables, le gaz brûlait, l'électricité brûlait.

Du bois, du métal, du tissu, étaient faux. Une sorte d'incendie dans les têtes qui tombaient sur des oreillers blancs, ou à grosses fleurs gaies, creusés au milieu par une flaque de gris. Comme l'encre des journaux, la sueur des mains, les légumes, les vêtements qui pendent au dossier des chaises laquées de peinture, plastifiées, gaies.

Il pleuvait. Les stores étaient baissés. Les lumières ne brillaient pas, sauf celles des trains sur l'horizon, la gare est proche, juste là, leurs vitres passantes. L'heure de s'accoupler, la figure grise, le ventre comme il peut, l'oreiller gai. Les cigarettes près du lit s'éteignent, dans les wagons les cendres tombent sous les secousses de chemin de fer, elles poudrent les vêtements gris, les mains, les cuisses, les draps. Dans le silence.

On déchargeait encore un camion. De longs tuyaux noirs, brillants, qu'on empilait comme des bûches, dans la boue rouge, ou orange, couleur de fiente, de sang. Dessus, en porte-à-faux, on posait des tuyaux plus petits, certains coudés. Dessus, des types bruns s'asseyaient, le nez aiguisé, ils ouvraient des gamelles, mangeaient sur les tuyaux, pissaient derrière. Un nouveau chantier.

On riait dans la rue, la nuit, l'été. Des voix jeunes, avec des cordes vocales qui sont douces, qui miaulent, et d'autres râpeuses, grasses, qui éclatent ; ces rires se mêlaient comme en une seule gorge. D'autres voix répondaient, brèves, aiguës, glapissements de femmes, de filles peu lavées. Cela s'éloignait, s'évanouissait, comme la fatigue d'avoir trop ri, la poitrine déchirée par le rire – cela filait au-delà des rues boueuses, glacées par la lumière des grands lampadaires, ou celle des fenêtres, ou du chantier, là-bas, le nouveau, où il y avait une fosse obscure, orange, noire, profonde de vingt mètres.

On ne riait plus ensuite. On attendait le jour.

Il faisait jour. Les enfants criaient. D'autres pleuraient. D'autres riaient. C'était le même cri. Ce sont les enfants.

On les entendait.

Et les femmes criaient. Des voix sans pleurs, sans rires, des voix de mères. Dures, aigres, fortes, ces femmes au manteau noir, bleu marine, brun anus, les voix avec des rides, des cils dans les rides, des traits noirs décents

pour marquer le regard brun anus, des ouvertures flasques d'où sortent des sons, des regards, des liquides.

Les tuyaux étaient enterrés. On avait ouvert des tranchées dans le sol, la terre boueuse, orange, suintait, brillait en petits tas au bord de la tranchée. Les tuyaux portaient le gaz, ou l'eau, là où les gens parlaient, où les femmes étaient molles, sèches, où les enfants couraient.

Du calme partout, pas de bruits, motos, trains, avions, marteaux-piqueurs, vélos, mères, portes, bagoles, on n'entendait plus rien.

Mais plus tôt les marchands appelaient, les boutiques bâient, étaient envahies, se vidaient, on revenait avec son butin, on marchait dans la boue, on était content, les rues semblables à des échangeurs d'autoroute étaient parcourues d'acheteuses en manteau, avec un chien en laisse, un enfant à la main, ou le porte-monnaie. C'étaient des mères, qui avaient les mains pleines et qui rentraient.

PERSONNAGE

Une librairie. C'est aussi un magasin de jouets. Les enfants entrent et sortent, vivement, en se bousculant, sans cacher l'avidité, le plaisir, le désarroi de dépenser l'argent. Ils regardent les livres pour enfants dans la vitrine, les jouets, les stylos dans des écrins garnis de satin blanc, les lampes blanches et jaunes sur le papier crépon rouge où sont posés les livres, les jouets, les stylos.

Un personnage regarde la vitrine. Il n'est pas encore vieux mais il est vêtu de noir. L'automne est tombé, un automne brusque, pâle, trop doux, inquiétant. L'homme est âgé, car les enfants ne le regardent pas.

Dans la librairie, la vendeuse distribue des confiseries, de la réglisse, des choses en sucre qui sentent la neige, la neige ne tombe pas, en automne ce sont les feuilles. On ne voit pas les petites pièces entre les doigts des enfants.

Il se dit qu'il aimeraient vendre des choses aux enfants. Ils sont nombreux : c'est la sortie de l'école, qui est à côté. Quand ils sortent de l'école, ils passent devant le magasin, ils achètent des amorces, ils lisent le prix des mitrailleuses, des ours, des poignards.

Le manteau de l'homme est fermé. Ses mains tripotent le contenu de ses poches. Mal sous les côtes. Les enfants vont et viennent. Mal dans les os, mal au bas-ventre. Les enfants. Un lézard dort entre leurs cuisses. Il pense à ce lézard ; le faire s'éveiller et courir. Eux n'y pensent pas, c'est défendu, ils achètent la réglisse et admirent les jouets, c'est permis, le lézard courra tout seul si ça lui chante, la nuit, sous les draps, ou dans leur tête, la petite bête courra. L'homme pense à elle, n'a plus de sang dans la tête, son sang creuse son ventre comme une faim, y pèse comme la faim, brûle dans son ventre, tout son corps est de cendre.

Il regarde les figures des enfants, où se reconnaît la vieillesse des parents, il voit de vieux visages par-dessus les visages d'enfants, les rides, les marques, les vieillesses bestiales des pères et des mères impriment ces chairs blanches. Il n'aime pas les enfants, il sait qui ils sont, il n'a rien à leur dire, rien à en dire, il les déteste.

De sales petites gueules d'adultes en petit, sales petits vices, sale petite bêtise, cruauté, lâcheté d'adultes en petit. Mais ils bougent. Les adultes marchent lentement, travaillent, souffrent, torturent, dorment lentement ; les adultes meurent, les enfants bougent. Les éléphants sont lents, les mouches sont rapides, pense l'homme, ça le fait rire.

Devant la vitrine, il pense qu'il aime les mouches, il les écoute comme des petits chiots piaffer autour de lui.

Les enfants brillent à la lumière des vitrines. Il aime cette lumière. Il sourit, il fait nuit, la rue est vide, les enfants ont peur, il aime cette peur.

FENÊTRE

Après quelques années, la peinture blanche du plafond est encrassée (radiateurs, tabac). Les murs sont décorés d'objets minables qui, accumulés sans raison, n'attirent pas le regard. Être assis, être à table, se coucher, autant de corvées, de fatigues que même le sommeil ne répare plus.

Le sol est usé : les passages, les chutes d'objets, la poussière, les taches, les nettoyages. On met, on retire, on entretient des vêtements qui ne sont ceux de personne. Tout exprime que l'on n'est pas vivant. Une habitation ? Non, un refuge, un coin d'ombre, réduit aux dimensions admises, où l'on est comme un poisson dans son aquarium, dans sa boule de verre tapissée de graviers multicolores, où il tourne cent fois par minute.

On sort du lit, on est glacé par le matin ; on s'approche, nu, voûté, du meuble où on a déposé les vêtements qu'on porte chaque jour. On ne les regarde pas, on est trop pressé d'être dedans, enfermé, réchauffé, prisonnier.

Chaussé, cravaté, vaguement lavé pour les parties de peau qu'on laisse découvertes, on se redresse.

On examine les murs, le plafond, les meubles ; on sent la nullité de tout cela, et on se sait pareil. On n'est plus fait de chair, on n'est qu'une masse douloureuse et lourde qui écrase un vague bâti d'os fragiles. Le temps d'un geste, on se retient d'ouvrir la porte et de partir. On se rappelle qu'on travaille huit heures, dort huit heures, attend huit heures chaque jour. On surveille l'heure. On est en avance, évidemment. On a le temps de s'asseoir au bord du lit, de sortir des cigarettes, d'en fumer une doucement. On pense aux gestes qu'on fera après pour descendre et aller travailler – en bas, là-bas, d'abord le métro, sous la rue, sous les autres, avec eux. On fume. L'aiguille des minutes tourne.

Ensuite, avant de quitter la pièce, on jette un coup d'oeil vers la fenêtre. Avec un peu d'amertume, mais sans jamais trop croire à ce qu'on voit, on vérifie, comme chaque jour, qu'il n'y a rien dehors non plus.

MÉTRO

On s'assoit sur un banc. Ce n'est pas un siège, mais un signe qui suggère une position de repos : demi-accroupi, fémurs horizontaux, dos à l'équerre, ou voûté vers les genoux, bassin écrasé entre ces deux poids, fléau de balance hors d'usage. La migraine. Une absence de tête, avec une migraine dedans. Une roue en place de tête, visage avalé, tête sous les talons qui marchent, frottent, rôdent, se succèdent. Déflagrations périodiques, danses feutrées, bruits de couperet, couinements qui font sonner chaque corne des vertèbres.

Regards d'hommes s'abaissant sur des jambes de femmes : seulement pour alimenter le vice solitaire du métro, qui trépide.

Dans la fosse, au milieu, il y a des rails, deux par deux, tête-bêche. Tête douloureuse sous ces roues que, bien au-dessus, des corps font peser.

Là-haut, après l'escalier, c'est d'abord un couloir, où les corps se déplacent avec un frottement caractéristique, apparenté à celui des casiers à bouteilles qu'on fait glisser sur une plate-forme de camion. Groupés par six, huit, douze, ils suivent le couloir, franchissent les portillons, oscillent devant des plaques d'email bleu, jusqu'à un autre couloir.

Aussitôt un cri les saisit et les fait vibrer. Il y a une masse noirâtre, pyramidale, écroulée (pyramide dont la base aspire le sommet, qui s'y refuse et s'élance vers le haut, tombe encore, les tendons du cou accablé se découvrent sous la peau, plissée comme le ventre des lézards, striée d'un quadrillage rhomboïdal où la poussière du temps se dépose, humide de sécrétions), un amas de matière goudronneuse, contre un mur, mais rejeté vers le centre du couloir par la courbure de la voûte – et il en sort un cri qui ressemble à une chanson, proférée les yeux clos. C'est une vieille femme qui émet ce cri : et parfois une pièce tombe par terre, à proximité de la source du cri.

Une femme chante. Voix si néfaste que le couloir est démesuré. Le couloir est un demi-cylindre creux, couché dans sa longueur, une chanson se heurte aux carreaux de faïence blanche dont cette voûte s'enveloppe.

Long viscère, longue poitrine où hommes et femmes marchent suburbainement.

Le couloir s'achève en cloaque. S'écoulent de celui-ci des grappes d'hommes qui se répandent sur chacune des semelles de pierre entre quoi s'ouvre la fosse où sont les rails.

Les gens s'arrêtent là et se taisent. D'agréables silences s'engagent. Les sourires de jeunes femmes se multiplient : elles montrent avec une coquetterie charmante la lessive, l'entremets, le soutien-gorge, l'enfant dont elles font usage : et à son tour on sourit, un peu anxieux, confus, tant on se sait indigne d'une telle gentillesse, si jolie, si obstinée.

Les affiches sont de vastes feuilles de papier concaves où courent nos paroles. Taches mobiles qui font un dessin fixe (il représenterait une putain après l'ablation des ovaires, ou une coquille d'œuf quand une cuiller la pénètre : cela s'éprouve). Regards en forme de cuiller qui tintent lentement dans l'éclat des affiches.

UNE AFFICHE

Elle représente un sofa. À gauche, le mur, puis le début de la photo ; à droite, la fin de la photo, puis le mur. C'est peut-être l'inverse. Il y a un corps nu, à plat ventre sur le sofa.

Un sillon lui partage le dos ; il part d'entre les épaules et descend jusqu'entre les jambes. En avant du sillon vertébral, la nuque, un peu penchée vers l'extérieur de l'affiche : on voit nettement l'oreille droite, moins précisément le visage, en profil perdu.

La bouche, le menton sont dissimulés par l'épaule droite, qui est devant ; la courbure très convexe du dos dissimule l'épaule gauche.

Les cheveux sont plus hauts que le reste du corps, bien que la tête soit non dressée mais dans le prolongement du sillon qui partage le dos ; les cheveux sont là, mais c'est la perspective qui les fait sembler plus élevés que le reste. Quoi qu'ils le soient réellement.

De chaque côté du sillon, une moitié du dos. Le corps nu est couché de telle sorte que la plante des pieds, au premier plan, sort de l'affiche, et qu'une ligne diagonale est tracée par ce corps depuis le coin inférieur gauche de l'affiche, où sont les pieds, jusqu'au coin supérieur droit, où apparaissent les cheveux. Les pieds sont presque joints, ou un peu écartés. Les cheveux sont une tache noire, représentant la blondeur ; et, de ces cheveux aux pieds, le corps est curieusement orienté comme une aiguille de boussole qui montrerait le nord juste par là. Et la pointe bleue de la boussole, qui est aimantée, et qui est rouge sur d'autres boussoles, serait la tête du modèle, tandis que la pointe blanche, qui est parfois bleue, ce serait ses pieds.

Ils semblent malpropres. On ne voit que leur plante, c'est elle qui est sale. On voit aussi le bord extérieur droit du pied droit. Quant au pied gauche, on n'en voit que le dessous. Les pieds s'étirent comme le reste du corps ; les orteils sont dans le prolongement de la jambe droite vue de profil ou presque, tandis que les autres orteils sont dans le prolongement de la jambe gauche vue de derrière, ou presque.

Les zones sombres qui suggèrent la saleté des pieds sont inégalement réparties. La plante du pied droit est indiquée par une langue noire. En bas du pied gauche, il y a aussi une région noire, le dessous des orteils ; le détail en est confondu par l'impression trop grasse de l'affiche. De toute façon, ils sont noirs.

Le milieu des pieds est clair et lisse ; l'ombre qui les marque suggère donc qu'ils sont très propres et bien grattés.

L'ombre où se trouvent les pieds, la tête, le grisé qui dessine le creux des lombes, le fondement très clair, laissent supposer que l'intérêt du photographe était centré sur la partie du corps comprise entre le creux des reins et le creux des genoux. La lumière se réunit là, encore que les parties sombres ne soient pas noires, mais d'un certain gris.

L'ensemble de l'affiche est un rectangle très allongé qui circonscrit un corps très allongé. Cette élongation est un effet de la perspective ; toutefois, vue de face, l'affiche reste très allongée, tandis que le corps ne le resterait peut-être pas, si on pouvait l'apercevoir dans une autre perspective, ce qui n'est pas le cas.

Le corps semble allongé et mal proportionné (jambes trop longues, dos trop court) parce qu'il est incurvé, comme le bois d'un arc quand on tire la corde de l'arc, ou plutôt il donnerait l'impression d'être incurvé de la sorte si on imaginait l'arc non vertical, comme on le tient pour tirer, mais orienté comme l'est ce corps, et vu dans la même perspective, à la façon de l'aiguille de boussole supposée précédemment. Alors le milieu de la convexité de l'arc (considérée du point de vue du tireur) serait dans son tiers le plus éloigné, dernier tiers à partir du bas de l'arc, et les deux autres tiers apparents représenteraient seulement en réalité la moitié d'arc qui va de ce bas au milieu.

L'ensemble du modèle donne une impression assez agréable de sveltesse, qui n'est qu'une impression.

Le corps repose sur les coudes. On voit le bras droit (pas l'avant-bras), on voit un peu le creux de l'aisselle droite, pas assez pour distinguer une toison, s'il en existe une. Le coude droit est planté presque verticalement dans un coussin du sofa, dont la matière, peu souple, se laisse à peine creuser.

Cette position du coude, du bras, redresse le torse, comme un piquet, comme serait redressé par un piquet, par un bras (un bras plié au coude), le torse d'une personne qui, allongée, nue ou non, sur le ventre, lirait un journal, une brochure, et redresserait son torse en se tenant sur les coudes, à seule fin d'établir entre son visage et l'objet imprimé la distance usuelle de lecture. Ce relèvement du torse explique la convexité du dos et la concavité des reins, l'une et l'autre extrêmement accentuées.

Le bas du dos est imberbe. Le grain de la peau est très fin, la chair elle-même est dure et serrée, elle semblerait presque brillante. Ce fondement est asexué, encore que sa longueur, sa vigueur, sa rondeur même, l'étroitesse des hanches, l'élégance des cuisses, lui donnent un air absolument masculin. Mais on ne voit pas assez le visage, la longueur des cheveux est trop ambiguë, on ne découvre pas assez le torse, pour préciser, par l'examen des caractères sexuels secondaires, tels que barbe, moustache, mamelles, favoris, rouge à lèvres, le sexe du corps dont on voit le dos.

La position concourt aussi peut-être à cette ambiguïté. Ce pourrait être le dos d'un adolescent de quatorze à seize ans, d'un sexe plutôt que d'un autre, et qui attendrait sur un sofa un soin quelconque réclamant cette posture.

D'ailleurs aucun texte imprimé, raison sociale, nom déposé, incitation publique, slogan électoral, suggestion publicitaire, n'apparaît sur ce nu. Aussi les différents passants qui circulent à hauteur de l'affiche immense ne s'y intéressent pas, et nul n'essaie d'en deviner le message éventuel.

LE BAR

Tant d'histoires. Dans la trace du whisky, il faut chercher. Il y a ce grondement, cela est acquis. Toutes les trois minutes, on entend gronder. Plutôt, des ferrailles qu'on traîne silencieusement sur le sable. Silencieusement. Ils portent des ferrailles. Du fer. Des chaînes.

On écoute le parfum du whisky. Il n'a qu'à parler, nous l'écouterons, de verre en verre un peu mieux. Cela parle. Ne parle pas. Nous marchons sur le sable sec, ou moins sec. Sec, peu à peu, lentement, si lentement qu'on ne l'entend pas se dessécher sous les pieds. Si, le bruit continue, le bruit doux, tout à fait paisible, qui n'est pas dans notre tête, qui est silencieuse, le bruit n'y résonne pas, le bruit résonne à côté, nous savons qu'il résonne, mais nous ne l'entendons pas.

Ce sont des voitures qui font ce bruit. Simplement. Avec des hommes dedans, qui les font gémir à coups de pied. Voici même une flamme, le long du bar, le long d'un mur cuivré. On s'y attendait. Les flammes lèchent les murs, usent les murs à coups de dents, les dents sont blanches, blanches et liquides, elles s'emplissent de salive et rejettent la salive comme une huître, comme des flammes qui bavent, car les flammes ne montent pas, comme des éclairs, elles tombent. Les voilà. Elles coulent par un mur fendu de plaies jaunes et noires, jusqu'au sol, et perdent en cascade leur couleur et leur chaleur, jusqu'à devenir froides et noires et blanches et liquides comme des glaçons qui brûlent les doigts quand ils ont fondu dans les doigts.

Pour jouer, on tripote le glaçon dans le verre, on le sort, le glaçon est un cube qui a forme de cube lorsqu'il est fondu, forme de langue et de gorge, il ne reste qu'une flaue de sang jaune huilé d'où s'échappent en longues rigoles ces flammes liquides, effilées, qui font un grésillement jaune, feux follets dans le brouillard, là, sur la table. Nous portons notre verre à la bouche, nous le dévorons, le sable de chaque verre nous gicle des naseaux comme lorsque nous jouons avec nos enfants, dans le sable sec, et que nos enfants aux cheveux de whisky nous enterrer déjà, la terre nous sort de partout, dont la couleur est verte et noire, un masque adipeux coule ainsi qu'une lave tout le long de nous – alors on éclate de rire et on s'amuse avec les enfants qui pincent nos genoux.

Le grondement, j'ai vu les hélices, au-dessus de nous, dans la nuit rouge et douce l'hélicoptère passe au-dessus de nos têtes, nos milliers de têtes se lèvent, voient tomber des bombes et éclatent de rire puis plongent dans les verres où éclatent les bombes morceaux qui tailladent nos milliers de figures d'où la boue s'écoule, l'hélicoptère tourne autour de son hélice, j'ai lancé mon verre, un éclat l'a atteint, il tombe, le sable l'avale. Le sable avale le feu, qui avale le métal et les crânes, qui brûle les métaux et les couleurs, avec une gueule lourde aux yeux clos énormément ouverte qui bâille et dévore et s'endort sur le sable sur la table pour digérer. Je ne peux pas dire si c'est le jour ou la nuit, des incendies éclairent la nuit, c'est fait exprès, ce sont les autres qui le font exprès. On ne voit plus personne, la table est lisse, mon verre craque, une nuit chaude est tombée, de très loin là-haut, au-dessus de nos têtes, de quelles têtes ? Il n'y a plus personne, la boule de chaleur noire est tombée, chaque fois que le soleil est rouge une météorite tombe, et on est dans le noir, le feu en coule, un feu épais comme une vidange se déverse sur nos pieds, non, ce sont d'autres corps qui grillent et dansent sous les météores, nous sommes devant nos verres et nous tripotons les glaçons qui montent un à un dans les verres comme sait faire, une à une, la lumière. Qui craindrait l'alcool ?

LUPANAR

Un sein, une lucarne claque. Le couloir, vestibule d'entrée, perpendiculaire à la rue, est ouvert au vent. Il y a un carrelage blanc, que les passages ont creusé ; des rayures, griffures noires et qui le demeurent même si on frotte longuement. Nuit.

Près du seuil, une flaque de vomi s'étale en forme de langue : du vin rouge, mêlé de sucs et de globules blanchâtres, glandulaires ; vomi en entrant, sortant. On a marché dans cette flaque, on s'en est mouillé les doigts : des traces violettes souillent le carrelage ; paumes de main, traînées d'index sur les murs, dont la peinture est orangée.

Par la lucarne, qui est au fond du couloir, monte l'ombre d'une cour intérieure. Par la porte d'entrée, les clignotements bleutés d'une enseigne, fixée à l'entresol de l'immeuble d'en face. Il vente dans la rue, le vent monte la rue et prend l'angle du couloir, pénètre jusqu'au fond, fait claquer la lucarne, fait grincer les portes à gauche, à droite.

Ces portes sont peintes dans un orangé plus sombre que celui des murs. Ou la patine des corps qui s'y heurtent.

Les carreaux du couloir sont mal cimentés. Sous le vent, ou dans un mouvement de la pierre, des pas invisibles les remuent dans leurs alvéoles ; ces bruits se perdent sous celui du courant d'air, ou des chasses d'eau.

Des morceaux de papier, mouillés de pluie, le couloir les aspire, venus de la rue, du caniveau, des gens sont passés en manteau, mains au fond des poches, ils émiettent des papiers inutiles et les jettent, au prix d'une courte onglée.

Le plafond du couloir est de plâtre non peint. Dans l'ombre il semble immaculé, sans craquelures, ni fentes, ni taches. Pourtant des écailles de plâtre, détachées par l'humidité des tuyaux d'eau qui traversent les étages, s'effritent jusque par terre, chaque fois qu'un robinet s'ouvre et que les tuyaux vibrent.

La flaque de vomi n'est plus violacée ; l'enseigne bleue s'est éteinte. Le liquide est mauve maintenant, puérilement rosé, fluide. Il reflète quelques lueurs qui arrivent du carrefour, en haut de la rue, où trois réverbères

éclairent des bancs, un préfabriqué de travaux publics et une vespasienne, sous quelques érables.

Le long des dalles de la vespasienne, en ardoise moussue, ou en zinc, circule un petit filet d'eau chantante comme une source. Et les mousses reçoivent doucement l'eau et la lumière.

JARDIN PUBLIC, NUIT

Les yeux battus de lignes qui interfèrent, enfer de lignes humides où les immeubles sont des lèvres fermées, durcies, et le ciel tombe et retombe dessus.

À quelques pas, une gouttière de calcaire où le fleuve passe géométriquement. Goudron, métal, rides de ventre, la nuit y plonge. Certaines rues vont au fleuve, aux berges, où les camions tournent.

Deux personnes marchent comme à fleur d'eau, côté à côté, se touchant. Sous leurs bras le fleuve passe et reste.

Là-haut ça se remplit de ferrailles, les nuages convulsivement chiés figent dans le ciel froid ; rumeur de convois, et chaque pas mesure le silence.

Cinq heures du matin. Ils traversent le pont. L'eau mouvante, aux rides mêlées de fuseaux blancs et jaunes, brillants. Ils sont de l'autre côté du fleuve, vers le jardin, rien qu'eux, la pierre est grise et il fait froid.

À deux sur la berge près des bittes d'amarrage, la chair verdie de sommeil, les arbres du petit matin, le vent qui s'élance dans les jambes, glacé, et qui dénude.

Les moteurs vont à mi-voix, des cris d'oiseaux éclatent, les voitures vont plus fort.

Le ciel mal lavé refuse de s'étendre, dans l'aube pâteuse il couche avec le fleuve, il trempe dans les eaux ondulées comme la paroi d'un vagin.

Eux, ils marchent. Du gris, du violet dans le gris, jeu de miroirs qui se renvoient les lueurs du béton au plus haut. Ils entrent dans les buissons, arbres bleus, ils sont dans les buissons, ils s'agenouillent, se lèchent le visage, les mains dures et très froides – eux deux, là, ils sont heureux.

Ce buisson orne une pelouse, avec d'autres buissons, des fleurs rouillées qui suintent de rosée, la rosée perle aussi sur le métal noir des portillons, des grillages gluants. Le square est fermé pour la nuit, ils sont là, sous l'ombre des feuilles qui est poussière qui boit tout.

Quand des pas sonnent sur le bitume, à distance, ils se séparent. Le jardin est vide, qui ne luit pas, avec la liqueur qui luit sur l'herbe ou sur la terre, où les fourmis circulent.

À l'envers du square, le parapet, en bas, à l'envers, le pont, le fleuve qui nage, parce qu'il va faire jour. C'est l'été.

MARCHÉ

C'est un sac de prisunic, ou une boîte à chaussures, ou un cache-pot en plastique : en tout cas, c'est un récipient. Il est plein, et recouvert de poussière. On déplie un journal qu'on n'a plus envie de lire, on y verse le contenu de la corbeille, du récipient.

Les rues sont vides. Comme d'habitude : car les vieux et les vieilles, au début de l'après-midi, guettent derrière les rideaux, tricotent, lisent le journal du matin. Les magasins sont fermés, personne ne marche dans la rue. Personne dans ce petit soleil qui en profite.

Le monceau d'ordures, sur la feuille de papier, a grossièrement forme d'étron, bien bombé au centre.

Maintenant, les marchands partis, et avant que la voirie ne vienne balayer, des petites personnes en châle de tricot gris, en pantalon de médaillé militaire, des vieux aux têtes avides et somnolentes, qui patientaient à l'écart depuis le matin, rôdent sur la place du marché : ils poussent des voitures d'enfant délabrées, ou des caisses à savon montées sur quatre roues récupérées aux patinettes de leurs petits-enfants. Ils ramassent le bois, le carton, les copeaux d'emballage : tout cela fait du combustible qu'ils entassent, chacun le sien.

Le dessus du tas d'ordures est léger : bouts de papier roulés dans le poing, allumettes brûlées, mégots tordus, fripés de plis crevés par où sortent des filaments de tabac, écorces d'orange, fines, découpées avec l'ongle du pouce sur des fruits menus, l'ongle a emporté un peu de pulpe jaune. Écorces longues, entrelacées : qu'on en prenne une, on ramène une riche guirlande, qui se défait en deux ou trois chapelets.

Là, c'est le coin des poissons. Odeur d'organes génitaux sales. On s'y précipite, parce que les marchands abandonnent sur place les déchets de marée, parmi les branches de sapin glauques d'écaillles, les flaques de la glace pilée. Mais les chiens, les chats ont déjà emporté le meilleur des débris. Restent des têtes mi-dévorées, bonnes pour la soupe, les mouches y prélèvent leur part. Restent aussi des boyaux, violets, rouges, marrons,

gluants, qui collent aux semelles, mais où l'on découvre parfois une belle limace de fraîcheur rosé ou jaune.

Le milieu des ordures renferme une grande quantité de paquets de tabac vides. Ils portent des coulées de jus brun, on y a essuyé une pipe ; ils bâillent comme des sacs à charbon. Ils sont mélangés d'allumettes brûlées plus loin que les premières. Il y a un stylo à bille bleu, rongé à un bout (fortes marques de canines, de prémolaires), et de longs fils gris brun qui se décâblent, sans doute arrachés à un vêtement usé.

En face des poissonniers, rien d'intéressant : c'est l'éventaire des bonnetiers, quincailliers, marchands de savon. Mais, si l'on soulève les feuilles craquelées de papier strong, les réclames en bristol, les étuis aplatis, on trouve des ficelles, blanches et velues. Des heures à défaire tous ces nœuds. Ces ficelles servent à ligaturer les légumes à leurs tuteurs, elles font des ceintures, des bretelles, des attaches pour les volets qui claquent. Elles remplacent les élastiques des chaussettes, et, avec deux ou trois tours dans le gras de la cuisse, elles maintiennent les bas dans une gouttière de chair bleuie. Elles serviront d'abord à arrimer ce qu'on rapportera du marché.

Pièces maîtresses des détritus : des morceaux d'assiette en faïence blanche, épaisse. Un long peigne aux dents espacées, engorgées de crasse. Un livre — bon marché, dans les gares on en achète en guise de papier hygiénique, aux chiottes on arrache cinq, dix feuilles, puis on garde le livre en poche. Après quelques voyages, il est réduit à sa couverture. Ici il reste une pincée de pages, déchirées à demi et de biais, avec des traces de doigt kaki. Autres pièces : deux tubes vides. L'un est plat, crevé à la base, blanc, sans inscription. L'autre est roulé jusqu'à l'embouchure ; cette spirale est de couleur voyante, touchée de doigts poisseux dont l'empreinte a aggloméré des poussières, des moutons. Un bouquet de fleurs, jetées longtemps après leur flétrissement : soucis, anémones. Les corolles sont noires, recroquevillées comme sous le feu, et dégouttantes de pourriture liquide. Les feuilles sèches du haut sont des petits rouleaux vert-de-gris ; celles du bas ont la mollesse équivoque d'un bout de viande avariée ; les tiges sont des baguettes, dont le bout a subi l'eau comme un acide qui l'a vidé de toute pulpe. Le fond du vase (une lie grisâtre, deux cailloux, quelques lambeaux de feuilles) a été déversé sur un morceau de tissu vert émeraude, qui a, comme en font foi les traces de couture et les plis, appartenu à une doublure d'habit.

Fruits et légumes, c'est le mieux. La saison est riche, la putréfaction va vite, il y a plusieurs kilos de végétaux par terre, pour qui veut les ramasser. Tomates, poireaux, radis, endives, navets, choux, cosses de pois. Pommes, abricots, pêches, prunes, peu importe l'état : la partie fraîche fait le dessert de midi, la partie écrasée ou pourrie fournit une compote pour le soir, bien cuite et recuite avec le sucre de la commune, ou un autre, ou sans sucre.

C'est un marché couvert, bitumé. La voirie arrête son camion, les balayeurs descendant, il n'est que temps. Fouiller aux emplacements des viandes, triperie, charcutiers, il y a de grands cartons et d'immenses sacs en plastique près du marchand de confection ; plus loin, une paire de lacets, neuve dans sa bague. Le marchand de chaussures fume et pose sa cigarette pour servir les gens, la cigarette tombe par terre, percée de salive, il en rallume une autre, il la pose, rend la monnaie, ouvre des boîtes, et elle tombe, et deux paquets y passent : chacune sera bonne à fumer quand elle sera sèche.

Des fragments mystérieux, comme ce petit coin de plastique rouge, ce court tuyau métallique, ces cristaux transparents qui pourraient être des perles de verre brisées. Microcosme d'agrafes, de vis, papier d'étain, boutons de braguette et de col, tickets de métro, boulettes de coton jaune, baleines, pièces d'un centime, balles de cheveux arrachées à des brosses, on ne pourrait inventorier tout cela qu'au microscope, comme les tests des radiolaires, diatomées, foraminifères, quand on a calciné la boue verte des étangs, le plancton des rivages.

Ils s'en vont, l'œil neuf, la tête raide. Les roues grincent, les balais frottent, un feu de planches grésille sur le pavé, flambe de plus en plus haut, ils remontent les rues, chacun de son côté, ils ont couvert leur butin avec la toile cirée qu'il y a vingt ans ils avaient collée sur la table de leur cuisine, quand ils avaient des petits-enfants, ceux des patinettes, la table de bois blanc, épaisse, et le soleil, sans chaleur, brille dur, il est tout à fait jaune.

SORTIE, FIN

Une fête est venue sur la place. Sens dessus dessous, les filles, les vieilles, les chiennes, les truies se vautrent dans les épluchures. La mascarade est une Babel : porteurs de tambours, pipeurs, hâbleurs, suceurs, malins de faubourg, déhanchés, piétinent. Vins, soleil. Le rut, ils enfoncent l'index dans les orifices naturels qui désignent les femmes, comme au cloaque des poules qui vont pondre. Drôle de saison. Les feuilles tombent à toute vitesse. Et ces promeneurs hors de nombre, le talon au cul, donnent des coups de boule dans les troncs d'arbre fendus qui s'élèvent avec toute la rigueur du dimanche.

Les prêtres entament leur procession, balai en main, hostie à l'oreille, se frayent un chenal, bénissent les enculades. Des bolées de cidre sur le zinc poisseux où on se mouille les doigts. Et les cocardes ! Triomphantes dans la valse, les femmes au profil auvergnat grognent, bardées de cuivre et de limaille, les couteaux percent, on enfonce de gros enfants dans les boyaux mis à sac. Pour enclore la cohue, les barrières sont des voitures attelées de chevaux, qui crottent sur les marmots sans culotte et coupent chaque voie d'accès. Assis dans ces charrettes, les sacristains d'honneur, en falbalas impériaux, appuient aux nuques des mariées leur moustache. Ovations. C'est bien difficile de traverser la foule.

À condition de se glisser sous les voitures, on le peut, et on sort de la place.

Et soudain, droit devant, la rue est déserte.

Mais vraiment silencieuse. Volets de fer aux vitrines ; volets de bois aux fenêtres. Et les maisons médiocres sentent la gifle, le vin, la pluie, l'humeur noire.

Droit devant, sur deux ou trois kilomètres, on a des villas, des baraques, des usines, des landes à détritus et des routes bombées, que la rue rejoindra.

Les maisons se détassent, à gauche, à droite. Petites au milieu de jardins ornés de rosiers, de cailloux. Des glycines aux barreaux des grilles, elles puent le linge sale de l'orphelinat. Elles ont des perrons, ces bicoques, avec trois marches de ciment gris où de petits silex enchâssés jettent du soleil,

une marquise de tuiles ou de verre cathédrale, un paillasson roux comme les poils du vicaire.

Plus loin, il n'y a plus de maisons. C'est après un dernier bougnat, son jardin maraîcher, les stalles du charbon, les tôles émaillées du pastis, le chat noir dans l'escalier de la cave, les vélos appuyés au mur de meulière.

Maintenant, de grands terrains vagues, parfois clos comme des jardins. L'ivraie y monte jusqu'au ventre, églantiers, gratte-cul, herbe aux chats, clôtures de branches où, sur l'écorce décollée, séchent les vrilles noires des liserons, affiches lacérées en forme de cornets, fourrés poudreux, broussailles brûlées, hérissons, trous, fondrières, vieux os de bœuf, il y a de quoi jouer, fouiller, s'entretuer, pour les enfants.

Dans certains de ces terrains, des cahutes basses en toile goudronnée, en carton, en ficelle, dissimulées par des sureaux, logis de veuves en chasuble, cabanes de jardiniers, de chemineaux, morts aujourd'hui, et où on va se mettre tout nu, bas la culotte, chemise haute sous les aisselles, bien blanc et frémissant, le ventre qui se tortille, tout dardé, quand il pleut, la pluie est mère de tous les vices.

Des fois aussi, des hangars s'ouvrent sur la rue, des entrepôts, menuiseries à poutres, falourdes, sciures, carcasses de chaises en noyer ornées de boules et de chèvre-pieds, ateliers de serrurerie rouilles, forges, peaux de lapins, vieux chiffons, une camionnette cabossée pour la tournée du matin, collection de pneus, ailleurs, des bouteilles fêlées, vertes, acrobates angulaires de métal, poteries grenues, gamelles de la Grande Guerre, fagots aux cheveux sorciers, fils barbelés, coquilles d'huîtres et de solens, soutanes moisies, enfouies sous les tortillons des lombrics, tableaux du dimanche, cordes de piano, rubans gâtés, potirons qui explosent de soupe, fourmilières, portes de placards bretons, reliures rouges des prix d'excellence, mâchoires de mouton, semelles, marmites, vitres, valises brunes et bouillies, béantes de papier à fleurs, manuscrits inconnus, liés de ficelle à gigot, lambeaux de tapis, là-dessous cloportes, perce-oreilles, mille-pattes, limaces grises – grands chapeaux lycéens, gnomes en plâtre creux, saints décollés, vierges polychromes, déchirures de campagne, escargots qui s'accouplent et fientent, châssis d'autos à pédales, cheveux blonds, regards vifs, incisives écartées, souvenirs d'enfance.

Au-delà commencent les manufactures, vides aujourd’hui, avec des voies ferrées qui roussissent l’herbe rase. Et on trouve, fichées sur un poteau dans les nuages, des boîtes à lettres en contre-plaquée blanchi d’averse, en zinc rayé par la griffe des facteurs. Enfin là-bas, tout devant, le ciel est bleu pâle, presque gris, comme des yeux de province.

1967-1968. Revu en 1977.